

La mélancolie des temps modernes¹

Le livre de Robert Burton (1577-1640) est un livre mythique : ce livre immense, qui eut un grand succès au XVII^{ème} siècle en Angleterre (avec six éditions entre 1621 et 1651), qui a été encore publié à plusieurs reprises au XX^{ème} siècle et dont une remarquable édition critique a commencé à être publiée à Oxford en 1998, n'était connu en français que par des fragments de traductions ou des commentaires parus ici ou là². On attendait en vain une traduction complète, on en lisait un chapitre ou l'autre en anglais, on en parlait sans l'avoir vraiment lu. La traduction, qui est aujourd'hui publiée par les éditions Corti et dont nous avons les 2000 pages entre les mains, est donc, par son existence même, un événement éditorial : le livre de Burton peut être lu en français comme on lit un livre, du début à la fin.

L'œuvre pourtant risque de déconcerter le lecteur, de faire vaciller ce qu'il croit savoir sur la mélancolie antique, moderne ou contemporaine, une configuration qui le trouble comme elle troublait les hommes du XVII^{ème} siècle, peut-être parce qu'elle est à la fois la cause et le symptôme d'un trouble intime de la pensée et de la culture, du corps et de l'esprit.

Ce trouble, qui prend le nom et les traits de la mélancolie antique, celle du *Problème XXX* d'Aristote³, ce trouble que l'homme moderne sent avoir gagné son esprit, son corps, sa culture et toute la société, Burton entreprend d'en faire l'« anatomie », c'est-à-dire de le découper en ses éléments, l'« analyser », d'en chercher le fonctionnement et les altérations, et, par ce geste de découpe dans une foisonnante et insaisissable réalité, tenter de mettre au jour et peut-être, par ce geste même, de soigner ce qui est le plus caché, de la même façon qu'en ces années le docteur Nicolaes Tulp, en 1632, met en lumière le caché du corps dans sa leçon d'anatomie immortalisée par Rembrandt dans son tableau du Mauritshuis.

¹ À propos de Robert Burton, *Anatomie de la mélancolie*, Traduction de Bernard Hoepffner et Catherine Goffaux. Préface de Jean Starobinski. Postface de Jackie Pigeaud, Paris, José Corti, 2000, 3 vol. XXI + 2116 pages, 650 F.

² Ainsi dans *Le Débat*, n. 29, mars 1984, p. 43-138, «Tradition de la mélancolie», par Y. Hersant, J. Starobinski, M. Fumaroli et K. Pomian. Voir aussi *L'utopie ou la république poétique de Robert Burton alias Démocrite Junior*, extraite de son *Anatomy of Melancholy* et traduite par L. Evrard. Préface de J. Starobinski, Paris, Éditions Obsidiane et L'Age d'homme, 1992.

³ Voir Aristote, *L'homme de génie et la mélancolie, Problème XXX, 1*, Traduction, présentation et notes de J. Pigeaud, Paris, Rivages, 1988.

Burton, comme en témoigne l'admirable adresse « Au lecteur » (*Democritus to the Reader*) de 200 pages qui ouvre le livre, a eu pleine conscience de l'audace de son entreprise, de son caractère « gigantesque » (la comparaison est de lui, p. 32)⁴ et du fait que tenter de réaliser cette anatomie exige un acte de décision, l'« invention » ou la découverte d'une *Terra Australis Incognita* (p. 154), donc non pas à proprement parler un geste scientifique, mais la construction d'une « utopie ». Au départ donc il y a un acte posé en ces termes : « Quoi qu'il en soit, je me lance » (p. 154).

À quel titre se lance-t-il ? Robert Burton est un « théologien », comme il se définit lui-même (p. 46), au sens anglican du terme un érudit, un *scholar*, qui passe une vie studieuse et protégée à Oxford, dans les bibliothèques, prononce quelques sermons, rencontre d'autres érudits, lit des livres, parle de livres, écrit des livres. « Je n'ai jamais voyagé que sur des cartes ou des mappemondes, et c'est là que mes pensées se sont développées en toute liberté et sans contrainte, car j'ai toujours pris un plaisir particulier à étudier la cosmographie » (p. 20). Un érudit du tournant des XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles (rappelons ses dates, 1577-1640)⁵, non plus un homme de la Renaissance conquérante, pas encore un homme de l'âge classique, mais un homme de cet âge où les livres par millions ont déjà submergé les bibliothèques, où toute la culture antique est à portée de main (ou plutôt les cultures antiques : païenne et chrétienne, profane et sacrée), où tout le monde est lisible sur des cartes, et où la grande question est déjà : pourquoi, et pour quoi faire, cette connaissance, cette « encyclopédie » du savoir ?

Or Burton, qui se dit « théologien », a comme il l'écrit, « osé [se] mêler de médecine » : « Ai-je moi-même tant de loisirs, ou si peu de préoccupations personnelles que j'en vienne à m'occuper des affaires des autres, lesquelles ne me concernent point ? Qu'ai-je donc à voir avec la médecine ? » (p. 46). Si Burton, théologien qui aurait pu choisir bien d'autres sujets d'étude en théologie ou dans les humanités, des sujets bien plus profitables, comme il l'écrit, « pour [sa] propre satisfaction et celle des lecteurs » (p. 46), a choisi de faire de la mélancolie l'objet principal de ses études, c'est, selon sa belle formule, parce qu'il avait « eu le malheur d'échouer sur l'écueil de la mélancolie », parce qu'il s'est alors « plongé avec délices dans ses eaux pendant [ses] heures de loisirs » (p. 47), en un mot parce que cette étude lui est apparue comme « nécessaire » (*ibid.*). En effet le théologien est médecin de l'âme, le médecin l'est du corps, et,

⁴ Toutes nos références dans le texte renvoient aux pages de la traduction des éditions Corti.

⁵ Son tombeau se trouve à Christ Church Cathedral, à Oxford. À la différence de Burton, Timothy Bright, auteur d'un *Treatise of Melancholy* publié à Londres en 1586 (voir la traduction française, *Traité de la mélancolie*, trad. par E. Cuvelier, Grenoble, Jérôme Millon, 1996), est avant tout un médecin exerçant à l'hôpital St. Bartholomew de Londres et non pas un érudit. La comparaison des deux œuvres est très intéressante : différence entre deux générations, deux cultures, deux types d'activités, d'un côté un médecin, de l'autre un érudit « mélancolique » tourné vers la médecine par « nécessité » intérieure.

puisque la mélancolie est « complexe, composite » (p. 50) et touche autant le corps que l'âme, ni le théologien seul, ni le médecin seul ne peuvent grand chose devant elle ; il faut un théologien qui soit médecin et un médecin qui soit théologien.

D'où la double orientation du livre : la médecine (les chapitres sur l'anatomie du corps, ses parties, ses humeurs et ses facultés, l'alimentation, les médicaments, les simples, la chirurgie, les saignées, les purgatifs, etc.) d'une part, et la théologie d'autre part, entendant sous ce terme ce qu'un oxonien du début du XVII^{ème} siècle pouvait entendre, non seulement une doctrine et/ou une pratique religieuses, mais aussi la philosophie, tout le champ immense des humanités, de la culture, l'histoire, les littératures. Mais cette double orientation n'a pas pour résultat un livre double : c'est dans chaque chapitre, dans chaque développement, qu'humanités et médecine sont unies, témoignant d'un état de la pensée et de la science où n'ont été opérés ni un découpage disciplinaire, ni l'avènement d'une scientificité excluant comme son autre ou son envers tout ce qui ne répond pas aux critères de l'évidence démonstrative. Ainsi, faire l'anatomie du corps humain c'est « parcourir les volumes complexes de Galien, de Platter, de Vésale, de Fallope » etc. (p. 233), et soigner avec l'aide de médicaments c'est d'abord réfléchir sur la médecine grecque, sur celle des Arabes et celle des Romains, c'est retrouver l'art d'Apollon et d'Esculape (p. 1072 et suiv.), c'est, à propos des simples, étudier les textes de Théophraste et de Pline l'Ancien et les récits antiques ou modernes des historiens, des voyageurs et des naturalistes, accumuler les témoignages, les faits curieux, les exemples. Il s'agit donc d'un savoir à la fois expérimental et traditionnel, inscrit dans une histoire.

Mais, si le traitement de la mélancolie est ainsi « historique », le trouble qu'est la mélancolie est à la fois permanent, c'est-à-dire lié à la condition humaine, et dépendant d'un âge de l'histoire. C'est ainsi un mal « moderne », de cet âge de transition entre XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles, que Burton décrit, « anatomise » ou « analyse », et essaie de guérir. À chaque fois, cette condition permanente et cet effet d'un moment précis de la société et de la civilisation sont étroitement liés et font la complexité de la mélancolie moderne. Un des mérites du livre de Burton est l'impitoyable lucidité dans l'anatomie de cet âge de l'histoire, de la société et de la civilisation « modernes » (au sens qu'a pris ce terme dans l'historiographie française). En effet la mélancolie moderne n'est pas seulement un mal ou un symptôme individuels, c'est aussi le mal ou le symptôme d'une société, d'un temps, d'une culture. Dès sa préface, Burton, à la suite des anciens (saint Cyprien, saint Jérôme, et aussi le prophète illuminé Apollonios de Tyane), mais aussi en invitant simplement son lecteur à ouvrir les yeux, peut poser que « le monde entier est fou, mélancolique » (p. 53), que « les royaumes et les provinces sont mélancoliques, que les villes et les familles le sont aussi, ainsi que toutes les créatures, végétales, sensibles et rationnelles, [...] que toutes sortes de gens sont perturbés, quels que soient leur secte, leur âge,

leur condition, [...] que tous avant même de venir au monde sont intoxiqués, *tous boivent à la coupe de l'erreur*, et que tous, du plus grand au plus vil, ont grand besoin de médecine » (p. 53-54).

Apparemment il n'y a rien là d'original depuis l'*Ecclésiaste*⁶ et depuis Démocrite (qui figure le front appuyé sur la main à la page de titre et qui est cité des dizaines de fois), et surtout depuis Érasme, un des auteurs les plus cités pour ses *Adages* et pour l'*Eloge de la folie* : tous sont fous, affirme depuis longtemps la sagesse antique, païenne, juive ou chrétienne. Mais le lieu commun sapientiel prend chez Burton un accent nouveau qui donne à la mélancolie qu'il anatomise un caractère « moderne ». Cela se marque par plusieurs traits précis. D'abord ce fait qui a introduit le trouble en l'homme moderne, fait à l'évidence duquel il est impossible de résister, « la terre est une planète » : « Selon Copernic, le successeur d'Atlas, la terre est une planète, elle se meut et brille pour d'autres planètes, comme la lune pour nous. Thomas Digges, Gilbert, Kepler, Tost et d'autres défendent son hypothèse avec une tristesse pondérée, ainsi que le fait que la lune est habitée ; s'il en est ainsi, si la terre est une lune, alors nous sommes également étourdis, soumis au vertige et lunatiques à l'intérieur de ce labyrinthe sublunaire » (p. 122).

Cette révélation, littéralement copernicienne, a entraîné toute la nature dans la mélancolie, non seulement les humains, mais les plantes, les êtres sensibles (c'est-à-dire les animaux), non seulement les choses et les êtres qui sont saturniens, marqués du signe de Saturne, donc de la mélancolie par nature⁷, mais aussi *toutes* les créatures marquées d'une mélancolie « artificielle » (p. 122). Mais ce sont aussi la cité et le corps social, autant que la nature subcéleste, qui ont perdu leur antique harmonie : les guerres, l'idolâtrie et les sacrilèges, la simonie (et ici l'anglican Burton pense évidemment au papisme), les oppressions et les séditions, tout ce qui nuit au corps politique, les magistrats tyranniques, en un mot le gouvernement despotique, l'homme devenu « un tyran qui détruit tout partout où il va » (p. 126), l'État lui-même est devenu « mélancolique et malade » (p. 130), et « le corps politique, précédemment sain, en est atteint » (*ibid.*). Ce que nous analysons, depuis Meinecke et bien d'autres historiens, comme la montée de la raison d'État et l'affirmation de l'État moderne absolutiste apparaît à Burton comme rupture d'équilibre du corps social, au point qu'avant son compatriote Hobbes il reprendra le vers bien connu de l'*Asinaria* de Plaute : « L'homme est un loup pour l'homme » pour décrire la société à l'aube des temps modernes : « Le plus grand ennemi de l'homme est

⁶ *Ecclésiaste* I, 14 : « Tout était vanité et affliction d'esprit », cité p. 55.

⁷ Voir ici le grand livre, dont la traduction française a été longtemps désirée, de Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la mélancolie, Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, trad. par F. Durand-Bogaert et L. Évrard, Paris, Gallimard, 1989. Et sur ce livre, le volume en hommage à Panofsky de Hanna Hohl, *Saturn, Melancholie, Genie*, Stuttgart & Hamburg, Hamburger Kunsthalle, 1992.

l'homme, et, poussé par le diable, il est prêt à faire du tort, il est son propre bourreau, un loup, un démon pour lui-même et pour les autres » (p. 210-211).

La cosmologie, l'équilibre de la société bouleversés, la mélancolie est aussi l'effet de la science. Là encore le lecteur peut croire qu'il s'agit d'un lieu commun antique et biblique rappelé dans les nombreuses citations apportées par Burton : de Lucien à Érasme, bien des moralistes ont souligné la vanité des sciences ; mais le lieu commun prend un sens nouveau à une époque où les sciences, sciences de la nature et sciences humaines, se sont développées extraordinairement et où ce sont les savants eux-mêmes, les « critiques », les « grammairiens », les « gens curieux d'antiquités », les Vivès, les Scaliger et Burton lui-même un érudit, qui ont pris conscience de la vanité des sciences, discours écrits sur d'autres discours : « Tous ces critiques hautains, ces grammairiens en baguenaude, ces rédacteurs de billets, ces gens curieux d'antiquités, trouvent de *délicieuses folies* dans les ordures des auteurs anciens, dans les ruines de l'esprit, *ils abîment ce qu'ils prennent dans les textes des autres, fous qu'ils sont de ne pas parvenir à y trouver faute*, ils corrigent les autres auteurs et s'échauffent pour une cause sans importance, ils se cassent la tête à essayer de savoir le nombre de rues, de maisons, de portails, de tours à Rome, [...] ce qui, quand un historien nous en parle aujourd'hui, est, selon Juan Luis Vivès, tout à fait ridicule, mais pour eux il s'agit de choses importantes et précieuses, on les admire pour cela et, entre-temps, ils sont aussi fiers de leurs découvertes que s'ils avaient gagné une ville ou conquis une province, aussi riches que s'ils avaient découvert une mine d'or » (p. 182).

Ainsi, dans tous les domaines, la mélancolie gagne le monde moderne et se développe avec l'expansion de la modernité, dans l'État, dans la science, dans la culture. Mais à l'inverse, et c'est le paradoxe de la configuration « moderne » qu'est la mélancolie, l'anatomie de la mélancolie, son analyse, la recherche de remèdes sont aussi un symptôme, mélancolique lui-même, voire désespéré, de la victoire intime de la mélancolie. Les exemples pourraient ici être nombreux ; en voici un : l'oisiveté est épinglée comme une des principales causes de la mélancolie (p. 405, 853, 1846, etc.), c'est l'apanage des nobles, des femmes, et le travail, l'activité, sont exaltés comme possibles remèdes ; nous reconnaissons là un des traits essentiels de l'éthique bourgeoise précapitaliste ; mais l'excès de travail et l'activité « mal à propos » sont aussi à l'origine de la mélancolie : le remède devient alors cause du mal. De même dans les choses de l'amour : la tempérance est aussi nuisible que l'excès contraire, la première comme le second suscitent la mélancolie, sont le signe de la mélancolie, à la fois cause et effet (pp. 393-394, 417, etc.).

Il y a ainsi mille traitements de la mélancolie et il n'y a aucun traitement de la mélancolie : chaque remède est partiel et, par ses limites, risque de faire basculer plus avant dans le mal. L'hygiène de vie et d'alimentation, la

prière, les drogues que sont alors le tabac⁸, le vin (p. 1139 et suiv.) et la drogue que les Turcs appellent le *coffa* et qui se débite dans des « maisons de coffa » (p. 1145), voilà des remèdes, mais, par leur expansion, ils montrent qu'ils sont des symptômes et aussi une des causes de la mélancolie. Les développements de Burton étalés sur des centaines de pages sont rythmés par des réflexions comme : « la variété des cas est infinie » (p. 631), tout est un « chaos de symptômes différents » (p. 661), celui qui anatomise la mélancolie se perd dans « le labyrinthe des causes accidentelles » (p. 598).

Or c'est une des exigences de l'homme moderne de mettre, comme l'écrit Burton (p. 661), un peu d'« ordre » dans ce chaos et ce labyrinthe ; mais la tâche est infinie et ne fait que relancer la mélancolie du médecin et du théologien. Infinie aussi, malgré les apparences, est la recherche de la « modération », entre deux extrêmes, l'excès ou l'abstention, modération sans cesse rêvée et inaccessible dont l'exigence revient comme un leitmotif tout au long du livre, inaccessible évidemment puisque c'est de modération qu'est incapable l'homme moderne et que c'est le sens de la mesure qu'il a perdu dans l'étude, dans la science, dans la politique comme dans les choses de l'amour.

En deux domaines, l'amour et la religion, la mélancolie prend des visages particuliers, mélancolie amoureuse et mélancolie religieuse. Religion et amour sont en effet par excellence mélancoliques. Burton écrit : « L'amour est un type de mélancolie » (p. 1172), ce qui, selon lui, est admis de tous, mais il a conscience d'ouvrir un chemin nouveau en affirmant que la mélancolie religieuse n'est pas seulement « un symptôme majeur de mélancolie » mais « une espèce ou un type spécifique de mélancolie » (p. 1655). Sept cents pages sont consacrées à l'une et à l'autre, près du tiers du livre. À vrai dire, ces deux espèces de mélancolie ne sont pas sans rapport, et lorsque Burton, étudiant la mélancolie des vierges, des nonnes et des veuves (p. 693), ne voit comme remède que d'« exaucer leurs désirs » (p. 697), c'est pour lui, en bon anglican, faire une critique des vœux religieux et des monastères papistes (p. 698), et il ne manque pas de critiquer les religieux et de recommander le mariage des prêtres (p. 1550). Ici reparaît le théologien anglican : les pires symptômes de la mélancolie religieuse sont la superstition, l'hérésie, les schismes, l'« enthousiasme » ou le désespoir et la certitude d'être damné. Au terme de l'enquête, dans ce « théâtre » qu'est le monde (p. 75), où tous les hommes sont fous, n'est-ce pas l'hôpital des fous, St Mary of Bethlehem à Londres (en France nous dirions Charenton), la destination ultime, ce Bedlam où en un esprit bien moderne on commence alors à envoyer prophètes, enthousiastes, mystiques et illuminés ?⁹

⁸ Le tabac à la fois remède contre toutes les maladies et ruine et destruction du corps et de l'âme, p. 1110).

⁹ Voir Michael Macdonald, *Mystical Bedlam. Madness, anxiety, and healing in seventeenth-century England*, Cambridge - London - New York, Cambridge University Press, 1981.

Tel est l'immense livre de Robert Burton ; écrit pour guérir ou soigner la mélancolie de son auteur dans la conviction que connaître les causes du mal est le meilleur moyen d'être réconforté (p. 701), le livre a entraîné l'auteur lui-même. Or ce livre a les caractères mêmes de l'objet dont il traite : ce livre sur la mélancolie est, à côté du théâtre de Shakespeare ou du *Don Quichotte* de Cervantès, ses contemporains, un grand livre mélancolique. Toute la culture s'y rassemble, l'auteur a lu tous les livres pour se guérir de son mal, mais il a écrit un livre sans fin. Tout a été dit, comme l'écrira plus tard La Bruyère, chaque vague de la culture recouvre la précédente, chaque pas que nous faisons nous conduit sur les traces qui nous précèdent, nous ne pouvons que répéter, d'où les milliers de citations qui se pressent dans la mémoire et sous la plume de Burton. Ce qui surnage, c'est que le temps est passé, qu'un monde et une culture, par le geste même qui les récapitule en un livre, sont proches de leur fin, qu'on est entré dans le temps de la mélancolie.

Comment sortir des livres et de la mélancolie du savoir ? Il y faut une autre décision que celle de l'érudit d'Oxford. Il y faut la décision de Descartes¹⁰ qui d'un geste brise la répétition et dépasse les apories de la culture et des savoirs. Il y faut aussi celle de Thomas Hobbes qui en 1651 (l'année de la dernière édition anglaise du livre de Burton au XVIIème siècle) publie son *Léviathan*, où c'est l'État moderne qui pose l'acte de sa propre légitimité. Ainsi Robert Burton a fait le bilan d'une culture, un bilan mélancolique et qui entraîne son lecteur du XXIème siècle dans la même mélancolie, la mélancolie d'une culture qui n'est si séduisante que parce qu'elle annonce sa propre mort.

¹⁰ Le *Discours de la méthode* et de 1637 et les *Méditations* sont publiées en 1641, un an après la mort de Burton.